

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 50.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 11 DECEMBRE 1879

AVIS PUBLIC

est par le présent donné qu'en vertu de l'acte du Canada concernant les compagnies à fonds social, de 1877, des lettres patentes ont été émises sous le grand sceau du Canada, portant la date du premier jour d'octobre 1874, par lesquelles les actionnaires de la compagnie de lithographie Burland-Desbarats, constituant une corporation existante et valide dûment établie par lettres patentes, portant la date du quatrième jour de novembre 1874, et émises sous l'autorité de l'acte de 1869 concernant les lettres-patentes des compagnies à fonds social, et faisant le commerce de

Gravures, de lithographie, d'imprimerie et de publications,

dans la cité de Montréal—ainsi que tous ceux qui pourraient ci-après devenir actionnaires de la dite compagnie, ont été incorporés, comme corps incorporé et politique, ayant succession perpétuelle et un sceau commun sous le nom de la

Compagnie de lithographie Burland (limitée),

avec tous les droits et pouvoirs conférés par l'acte en premier lieu mentionné, et sujet à toutes les conditions et dispositions du dit acte, et dans le but de faire le commerce de

Gravures, de lithographie, d'impressions et de publication

dans le Canada, avec un fonds total de **DEUX CENTSMILLE PIASTRES**, divisé en deux mille actions de cent piastres chaque.

Daté au bureau du Secrétaire d'État du Canada, ce troisième jour de novembre 1879.

J. C. AIKINS,
Secrétaire d'État.

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de **TROIS PIASTRES** par année pour le Canada et **TROIS PIASTRES ET DEMIE** pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

La théorie pratique, par A. Gélinas.—Ça et là, par L.-O. David.—Echos, par A. Gélinas.—Nouvelles étrangères, par L.-O. David.—Affaires du Nord-Ouest, par A. G.—Le mariage du roi d'Espagne.—Anecdotes populaires sur la vie de Napoléon Ier.—Poésie: Une nuit d'été, par Edouard Huot.—La muette qui parle, par F. du Boisgobey (suite).—Choses et autres.—Les prédictions d'un évêque.—A nos abonnés des États-Unis.—A nos abonnés.—Le vrai progrès.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : St Jean, N. B. : Le SS. *Arizona* au quai de Shea pour être réparé ; Vue à Beauharnois ; Le grand banquet des conservateurs à Ottawa ; Le défrichement.

PRATIQUE ET THÉORIE

La *Patrie* nous a fait de vifs reproches à propos d'un article que nous avons publié récemment, sous le titre : *La politique pratique*. Il était incidemment question, dans cet article, des qualités respectives de M. Cartwright et de M. Tilley comme ministre des finances. Nous croyons devoir citer une partie des remarques de notre confrère.

Ces quelques lignes dues à la plume d'un écrivain conservateur, M. A. Gélinas, résumant exactement l'opinion que nos adversaires voudraient que le pays entretint sur le compte de M. Cartwright et de M. Tilley respectivement. Nous voulons répondre une fois pour toutes à cette prétention non justifiée par les faits, que M. Cartwright est un homme entier dans ses opinions, décidé à ne jamais modifier, dans la pratique, l'application des théories économiques dans l'efficacité desquelles il a foi.

M. Gélinas nous permettra-t-il de lui dire que la façon irrévérencieuse dont il parle de la science économique comparée à la pratique, à lieu de nous étonner de la part de celui chez qui nous étions habitués à voir plus de respect pour les travaux des penseurs qui, ayant fait des questions économiques l'objet des études de toute leur vie, méritaient certainement de voir leurs travaux traités un peu moins cavalièrement par un homme qui se pique de respect pour le savoir et le progrès. L'homme vraiment pratique est celui qui se fie plus aux données de la science qu'aux jactances des empiriques.

La supériorité de la pratique sur la théorie est une absurdité. Ou la théorie est bonne, ou elle ne l'est pas. Si elle n'est pas bonne, nos contradicteurs devraient pouvoir nous dire en quoi elle pêche, et si elle est bonne la pratique doit être d'accord avec elle. La supériorité appartient toujours à la science, dont la pratique doit être l'humble servante; et ceux-là veulent faire reculer le monde qui soutiennent le contraire. *La protection ou le libre-échange ne peuvent s'appliquer indistinctement à tous les pays*, dit M. Gélinas. N'est-ce pas là une affirmation dont l'absolutisme dépasse celui qu'il reproche à l'homme qu'il accuse? Si le libre-échange est la doctrine orthodoxe en fait d'économie, pourquoi ne pourrait-il pas s'appliquer indistinctement à tous les pays? Sans doute que, dans tous les changements à apporter dans la politique fiscale d'une nation, il faut procéder avec beaucoup de prudence et de circonspection à cause des nombreux intérêts en jeu; et dans les pays protectionnistes où il faut introduire le libre-échange on doit agir avec des précautions extrêmes, parce que le temps donne aux préjugés même des titres au respect; mais de là à dire que la vérité n'est pas la vérité partout, il y a un abîme que les esprits éclairés trouveront toujours infranchissable.

M. Gélinas dit encore que ce fut le tort de M. Mackenzie et de M. Cartwright de ne pas faire plier leurs idées fixes devant la nécessité du jour. Nous ne voyons pas comment un homme qui a des idées fixes peut honnêtement les faire plier devant n'importe quelle nécessité. Un ministre intègre qui a de ces idées fixes se retire du pouvoir plutôt que de les faire plier. Le respect qu'on doit avoir pour la volonté populaire n'impose à personne l'obligation de renoncer à ses opinions.

Ceci nous entraîne sur un terrain tant soit peu délicat.

La *Patrie* nie que M. Cartwright, étant ministre des finances, se soit montré entier dans ses opinions et absolu dans ses

idées. Il ne servirait à rien de chicaner sur cette question de fait. Notre confrère peut n'avoir pas remarqué dans la conduite de l'ex-ministre ce que d'autres, et un bon nombre de libéraux même, y ont vu, c'est-à-dire cette raideur et cette obstination dont nous avons parlé, et que nous avons fait contraster avec la souplesse et l'habileté de M. Tilley. En tous cas, si MM. Cartwright et Mackenzie n'ont pas été entêtés dans leurs idées, c'est tout comme, puisqu'il ne les ont pas modifiées; et il faudrait croire alors que, s'il n'ont pas retouché leur programme au gré du peuple, c'est qu'il n'ont pas compris les vœux de celui-ci.

Notre confrère nous a mal compris, s'il a vu dans nos paroles quelque signe d'irrévérence pour les théoristes et les savants de l'économie politique. Nous les respectons comme lui. Mais nous ne sommes pas prêts à dire avec lui que l'enseignement étant admis, la pratique doit toujours se mettre d'accord avec cet enseignement. Cette doctrine pourrait nous conduire trop loin.

On est obligé, à chaque instant, dans les choses humaines, de faire fléchir en pratique les règles les plus absolues de la théorie, de faire plier les doctrines aux circonstances. Ce qui n'empêche pas les règles et les doctrines de rester intactes en elles-mêmes.

Dans la matière qui nous occupe, nous persistons à dire que la protection, comme le libre-échange, ne peut s'appliquer indistinctement à tous les pays, et que les principes qui servent de bases aux deux systèmes, en restant invariables, en eux-mêmes, peuvent fort bien varier dans l'application qu'on en fait.

Nous serions tenté d'établir à ce sujet une comparaison entre un pays quelconque, auquel il s'agit d'administrer soit la protection soit le libre-échange, et un champ que l'on enseme successivement de diverses sortes de grains. Chaque espèce de grain est et reste excellente en soi, mais, dans l'emploi qu'on en fait, elle peut être utile ou nuisible selon la qualité et l'état actuel du sol.

Ainsi de l'économie politique en pratique. Aujourd'hui, le Canada, notre pays, requiert la protection à forte dose; on le soumet au régime de la protection, et des hommes d'État, qui peuvent fort bien être libres-échangistes en théorie, dans le domaine de l'idéal et de l'abstraction, se chargent de diriger l'opération. Dans vingt ans, lorsque le régime protecteur aura produit les résultats qu'on en espère, peut-être alors un changement serait-il opportun; ce sera alors le temps d'appliquer le libre-échange, et le devoir des politiques du jour, fussent-ils protectionnistes dans l'abstraction, sera d'administrer du libre-échange, sous peine, s'ils refusaient, de se voir renvoyés aux calendes suivantes et remplacés par des docteurs plus raisonnables et moins platoniques.

La théorie est une bien belle chose, les quintessences aussi, et nous sommes prêts à admettre que, suivant la théorie, le libre-échange devrait être adopté par toutes les nations du globe. Ce serait bien vraiment le système le plus normal, le plus naturel, à le considérer à la lumière des données abstraites; seulement, cette brillante idée n'est pas réalisable. Il faut en prendre son parti.

Nous croyons au libre-échange univer-

sel comme nous croyons à la paix universelle et à la République de Platon. C'est admirable, et ce n'est pas praticable.

Étant donné que la doctrine de la paix universelle ne vaut en pratique que si elle est acceptée de tous les peuples, il serait, n'est-ce pas, insensé à un peuple en particulier de désarmer, pendant que ses voisins se préparent à lui livrer bataille, sous prétexte que la paix est la vraie doctrine, et que la pratique doit être d'accord avec la théorie coûte que coûte. De même, ce serait folie pour un gouvernement que de ne pas protéger, quand il le peut, ses administrés, contre la concurrence étrangère, de les livrer à la merci des convoitises d'un peuple voisin venant envahir leurs marchés pour les assujettir à son monopole, et cela sous le prétexte que le libre-échange est de saine doctrine, et qu'un gouvernement qui a des idées arrêtées en matière d'économie politique, ne doit les faire céder devant aucune nécessité.

"Un ministre intègre qui a des idées fixes se retire du pouvoir plutôt que de les faire plier, dit la *Patrie*. Le respect qu'on doit avoir pour la volonté populaire n'impose à personne l'obligation de renoncer à ses opinions."

D'accord. Épictète ni Socrate ne raisonneraient pas autrement. Rien de si facile, en effet, que de tenir à un programme caduc et de ne vouloir pas en déborder pour le simple plaisir de la chose, il ne reste plus alors qu'à plier bagage et à se tenir à l'écart.

M. Mackenzie et M. Cartwright sont des hommes convaincus, nous aimons à le croire sur le témoignage de notre confrère. Mais nous dirait-on de quelle nature est leur conviction? Porte-t-elle sur ceci seulement : que le libre-échange est ce qu'il y a de plus désirable en théorie, ou sur cette autre idée : que le libre-échange étant ce qu'il y a de plus désirable théoriquement, il faut l'imposer quand même au peuple qui en souffre et auquel la protection peut seule venir en aide? Notre confrère admettra que la dernière proposition supposerait chez ses chefs plus d'entêtement que de patriotisme.

L'Avenir, il y a quelque trente ans, s'écriait : "Périssent la patrie plutôt qu'un principe." Le rédacteur de la *Patrie* semble dire à son tour : "Périssent l'avenir de la puissance entière plutôt que l'idée fixe de M. Cartwright!"

A. GÉLINAS.

ÇA ET LÀ

La *Minerve* se prononce en faveur de la conduite tenue par le Conseil législatif pendant la dernière crise et cherche à démontrer l'utilité de son existence.

* *

On dit qu'une mesure sera sous peu adoptée par le gouvernement de la république pour permettre l'admission, sur le marché français, des vaisseaux de toutes les nations, à un égal tarif douanier. Le Canada profitera beaucoup de la réalisation de ce projet.

* *

Le *Canadien* qui reproche si amèrement aux autres de mal rapporter ce qu'il écrit, ne se gêne pas lui-même. Il fait dire d'une manière générale à M. David, que les ouvriers des villes sont plus aptes à la colo-

nisation que les cultivateurs. Il n'a pas lu évidemment l'écrit qu'il prétend analyser. Le *Canadien* montre trop la dent qu'il a contre les rédacteurs de *L'Opinion Publique*.

* *

Un nouveau journal semi-quotidien vient de paraître à Québec sous le titre de le *Provincial*. Il sera religieux, politique et libéral indépendant. Il ne fera pas la guerre à outrance au ministère Chapleau et dit qu'il faut tirer le meilleur parti possible des derniers événements.

* *

Des hommes d'expérience, conservateurs et libéraux, sont d'opinion qu'on devrait tout essayer avant de se décider à vendre notre chemin de fer du Nord au gouvernement fédéral. Ils disent que ce sera encore un coup funeste porté à l'indépendance de notre province.

* *

Après la soirée musicale donnée par M. Boucher, le grand concert Prume ! Il faudrait être bien difficile pour ne pas être content. Tous ceux qui étaient au Mechanics' Hall, mardi soir, en sont revenus enchantés, enthousiasmés. Nous avons rarement entendu un pareil concert d'éloges, c'était à qui manifesterait, dans les termes les plus chaleureux, son admiration. "Quelle belle musique," disait-on de tous côtés.

En effet, c'était de la belle musique et nous sommes heureux de voir qu'elle a été appréciée comme elle devait l'être par un auditoire nombreux et distingué. Prume a été admirable ; Lavallée a été l'objet d'une véritable ovation ; Lefebvre n'a pas chanté aussi bien depuis longtemps.

M. Prume avait choisi les morceaux les plus brillants des Chopin, des Mendelssohn, des Lulli et des Gounod, et il avait pour l'aider dans l'exécution de ces chefs d'œuvre : Madame Béliveau et MM. Martel, François Boucher, Leclair, Reichling et Alex. Willis, tous des artistes remarquables. N'oublions pas mademoiselle Boucher dont la voix est charmante.

Nous espérons qu'on nous donnera encore l'occasion d'entendre de la si belle musique et que le public de Montréal montrera encore qu'il sait apprécier ce qui est vraiment beau.

* *

Comme la vente du chemin de fer du Nord au gouvernement fédéral est une question importante, nous croyons devoir reproduire ce que la presse dit à ce sujet.

Le *Canadien* discutait, la semaine dernière, cette importante question, et après avoir dit que l'achat de ce chemin serait une excellente affaire pour le gouvernement fédéral qui pourrait le solder au Pacifique, il faisait les réflexions suivantes qui méritent considération :

Il ne manque pas de personnes sages et prévoyantes qui croient que le moins nous donnerons au gouvernement fédéral de moyens d'influence sur notre province, le mieux ce sera pour nous. La question de l'existence des institutions locales s'agitera un jour ou l'autre, c'est incontestable. Le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse l'agitent en ce qui les regarde. La possession par le gouvernement d'Ottawa d'une grande voie ferrée à travers presque toute la province, constituerait, au dire des uns, un engin de puissance qui pourrait, dans un moment de lutte, tourner à notre détriment.

Le *Canadien* paraît être en faveur de l'exploitation du chemin par le gouvernement, pourvu que la direction en soit confiée à des hommes au-dessus de tout soupçon.

* *

On dit que le gouvernement français a fait, avec un manufacturier de chaussures de Québec, un contrat pour un million de paires de bottes destinées à l'armée française.

Nous savions que parmi les produits canadiens les mieux appréciés à l'exposition de Paris, nos grosses et solides chaussures figuraient au premier rang. Des négociants en avaient demandé le prix et avaient paru disposés à faire des commandes. Mais il arriva pour les chaussures ce qui était arrivé pour d'autres ar-

ticles, quand on s'adressa à la douane, on s'aperçut qu'il n'y avait pas moyen de les introduire en France, toujours pour la raison que les colonies ne peuvent jouir des avantages résultant des traités de commerce que les nations indépendantes font entre elles.

Le gouvernement français n'ayant pas de droits à payer pour les articles qu'il importe dans l'intérêt public, trouve plus avantageux d'acheter ici que partout ailleurs.

Quelle preuve éclatante de la nécessité d'abattre les barrières qui nous ferment le marché des autres nations ! Quelle démonstration irrefutable de l'impuissance et de l'infériorité d'une colonie ! Nous avons des produits à vendre, les nations européennes désirent les acheter et, cependant, nous sommes obligés de les garder ! Nous pourrions vendre pour des millions tous les ans, donner du travail à nos pauvres compatriotes qui partent par milliers tous les mois pour les Etats-Unis, jeter de l'argent dans les villes et les campagnes, mais nous sommes colonie, nous ne pouvons transiger avec les autres nations ! L'Angleterre seule a le droit de transiger pour nous, de stipuler en notre faveur ; or, elle ne le fait pas.

Est-il étonnant que nous soyons pauvres et arriérés ?

Du côté des Etats-Unis—notre marché naturel—comme du côté de l'Europe nous sommes sans issues, sans débouchés, enfermés comme les Chinois dans des murailles. Aussi, on doit approuver le gouvernement fédéral de faire des efforts pour nous mettre en relations avec les autres pays. Sir John est trop perspicace pour ne pas comprendre que la protection sera, comme nous le disions il y a un an, un terrible fiasco, si on ne trouve pas les moyens d'augmenter la consommation en proportion de la production, de créer des marchés, de produire non-seulement pour notre petite population, mais encore pour les autres pays.

* *

Depuis que le *Canadien* est un peu refroidi, il dirige son attention vers des questions importantes, qu'il traite avec habileté. Il discutait, la semaine dernière, le projet en perspective de construire un pont sur le Saint-Laurent au Côteau, et le condamnait énergiquement.

"L'autorisation définitive des travaux a été remise, dit-il, à la décision du gouvernement qui peut encore, comme il en a le devoir, empêcher que les Américains ne viennent sur notre propre territoire faire une concurrence ruineuse aux chemins de fer que nous avons construits aux prix de si grands sacrifices. Des hommes de l'art prétendent que ce pont gênerait beaucoup la navigation du Saint-Laurent. Il serait plus qu'étrange de permettre la création d'entraves à la navigation d'un fleuve que nous améliorons depuis bien des années par la dépense de tant de millions.

"Mais la raison principale qui nous engage à combattre le projet d'un pont au Côteau est le danger imminent que nous y voyons pour des intérêts canadiens de premier ordre. Nous construisons le chemin du Pacifique pour coloniser l'Ouest et pour diriger, par la vallée du Saint-Laurent et dans nos ports, le commerce de ces contrées. Nous avons construit l'Intercolonial pour nous donner un port d'hiver et relier les provinces maritimes au reste de la confédération. Nous nous sommes hâtés de construire le chemin du Nord pour ne pas être en retard le jour où il faudrait donner un débouché facile au commerce du Manitoba.

"De si grands efforts, de si patriotiques travaux n'ont pas été faits, tant de millions n'ont pas été dépensés pour que l'on risque de voir s'évanouir en partie de si belles espérances, en accordant à des capitalistes américains un droit dont ils se serviront contre nous. N'allons pas commettre l'erreur de leur permettre de venir jusqu'aux portes de la capitale, enlever le trafic de l'ouest canadien à nos chemins de fer pour le diriger vers Boston et New-York." L.-O. DAVID.

ÉCHOS

Le général Grant n'est pas rassasié de voyages. Aussitôt arrivé du Japon, il est reparti pour le Mexique et les Antilles. Un journal américain se demande si l'illustre capitaine est à la recherche du mouvement perpétuel. Encore s'il voyageait comme un autre ; mais il a le soin, nouvel Ulysse, d'entretenir le monde de ses moindres faits et gestes, et de faire chanter ses pégrinations par une presse complaisante.

Il ne paraît plus douteux, maintenant, qu'il se présentera comme candidat à la présidence. Par mesure de précaution, toutefois, ses amis tiennent à le faire voyager le plus longtemps possible. Ils craindraient qu'il ne gâtât sa cause par sa présence, tandis qu'ils trouvent qu'il gagne du prestige en se promenant et en se tenant à distance.

* *

Le mouvement anti-chinois commence à produire des résultats aux Etats-Unis. La population chinoise de la Californie a notablement diminué depuis un an ou deux. Les habitants du Céleste Empire retournent en masse vers leur divin pays, l'atmosphère de l'Amérique leur devenant hostile. Il en est parti 900 d'un seul coup, le 15 novembre, à San Francisco, dans un steamer en destination de Hong Kong.

Il est à supposer que ce mouvement d'exode s'étendra à la Colombie, qui demande elle aussi qu'on la délivre de ses Chinois. De cette façon, M. Bunster ne sera plus à la peine de proposer à la Chambre l'adoption de mesures vexatoires à l'égard des citoyens à longue tresse.

* *

M. Racicot, dans le discours qu'il a prononcé devant ses électeurs au lendemain de la chute du cabinet Joly, a fait toucher du doigt une des erreurs d'appréciation qui ont causé la perte du ministère libéral. Après le refus des subsides, M. Joly n'avait qu'une chose à faire, tâcher de faire plier le Conseil législatif. Pour atteindre ce but il n'y avait qu'une voie praticable à prendre, celle de la persuasion. Le Conseil étant absolument inexpugnable et indépendant, il ne devait servir de rien de lui déclarer guerre pour guerre et de l'irriter même davantage. Il s'agissait de ruser, de faire des concessions pour en obtenir, en un mot de combattre comme on combat avec un adversaire trop supérieur. Au lieu de cela, M. Joly s'obstina à lutter, à rester intransigeant, à repousser toute idée de rapprochement et d'harmonie. Le résultat devait nécessairement être ce qu'il a été, dans de pareilles conditions. Le gouvernement a été vaincu par le Conseil, comme le pot de terre par le pot de verre, dans ce duel d'un corps essentiellement fragile contre un corps invincible.

* *

La session ordinaire du congrès s'est ouvert jeudi, le 4, à Washington. Le message du président Hayes ne contient rien d'extraordinaire. La question monétaire en absorbe la plus grande partie.

Il est fait allusion au canal de Panama, dont la construction doit de toute nécessité être faite sous le contrôle exclusif des Américains, dit le message. Naturellement.

Le président tance aussi les Mormons, et suggère de les mettre au ban de la nation, en les privant de leurs droits civils.

Le message constate que la dette nationale, résultat de la guerre civile, est diminuée de moitié, et que l'amortissement s'accomplit à merveille. Il propose la conversion d'une partie considérable des obligations restantes. La manière dont cette grande opération du rachat de la dette américaine a été conduite jusqu'ici et se poursuit encore, fait à juste titre l'admiration du monde. Nos voisins, qui ne prêtent guère à l'admiration sous d'autres rapports, ont ici droit aux hommages des autres peuples. Du train dont les choses vont, la génération actuelle pourra voir l'extinction complète de cette dette énorme, qui se chiffrait par milliards

de piastres au lendemain de la guerre,—pourvu, toutefois, que cela ne soit pas à recommencer aussitôt.

* *

La *Gazette* de Montréal publiait il y a quelques jours un excellent article au sujet du pont projeté du Côteau Landing. Notre confrère exposait, dans une argumentation solide, que cette entreprise constituait un danger imminent pour la Confédération en général, et pour la province de Québec en particulier. L'effet serait de détourner du Bas-Canada tout le commerce de l'Ouest, en lui ouvrant une voie directe vers les Etats-Unis, à quelques lieues au-dessus de Montréal et de la tête de la navigation océanique. Les chemins de fer de notre province seraient privés de l'avantage de servir de terminus au chemin du Pacifique, et nos ports maritimes perdraient l'entrepôt du commerce de l'Ouest, le tout au profit de nos voisins les Américains. La *Gazette* compte que le gouvernement ne permettra pas un tel malheur, et qu'il refusera absolument l'autorisation demandée. La *Minerve* s'est prononcée dans le même sens. Les autres journaux de la province devraient aussi s'affirmer de la même manière sur ce point, afin que l'opinion soit bien préparée et nos députés bien résolus à l'ouverture de la session.

* *

Le grand banquet conservateur d'Ottawa a eu du retentissement dans tout le pays. Sir John et les autres ministres ou hommes politiques qui ont pris la parole en cette circonstance, ont prononcé des discours remarquables que la presse a longuement commentés. Quelques déclarations importantes ont aussi été faites.

On a remarqué en particulier le discours de Sir A. T. Galt, qui offre un intérêt spécial. Il n'a pas été du tout question d'indépendance, comme jadis, mais au contraire de fidélité absolue à l'empire, et l'orateur n'a pas marchandé les protestations de loyauté.

On peut presque conclure des paroles de Sir Alexander Galt, que le gouvernement impérial nous a virtuellement concédé le privilège de traités directement avec les pays étrangers. La prérogative ne s'appliquerait pas seulement aux traités de commerce, mais pourrait peut-être comprendre les autres traités internationaux qui peuvent être compatibles avec notre position, tels que traités d'extradition, de permis de pêche, de droits d'auteur, etc.

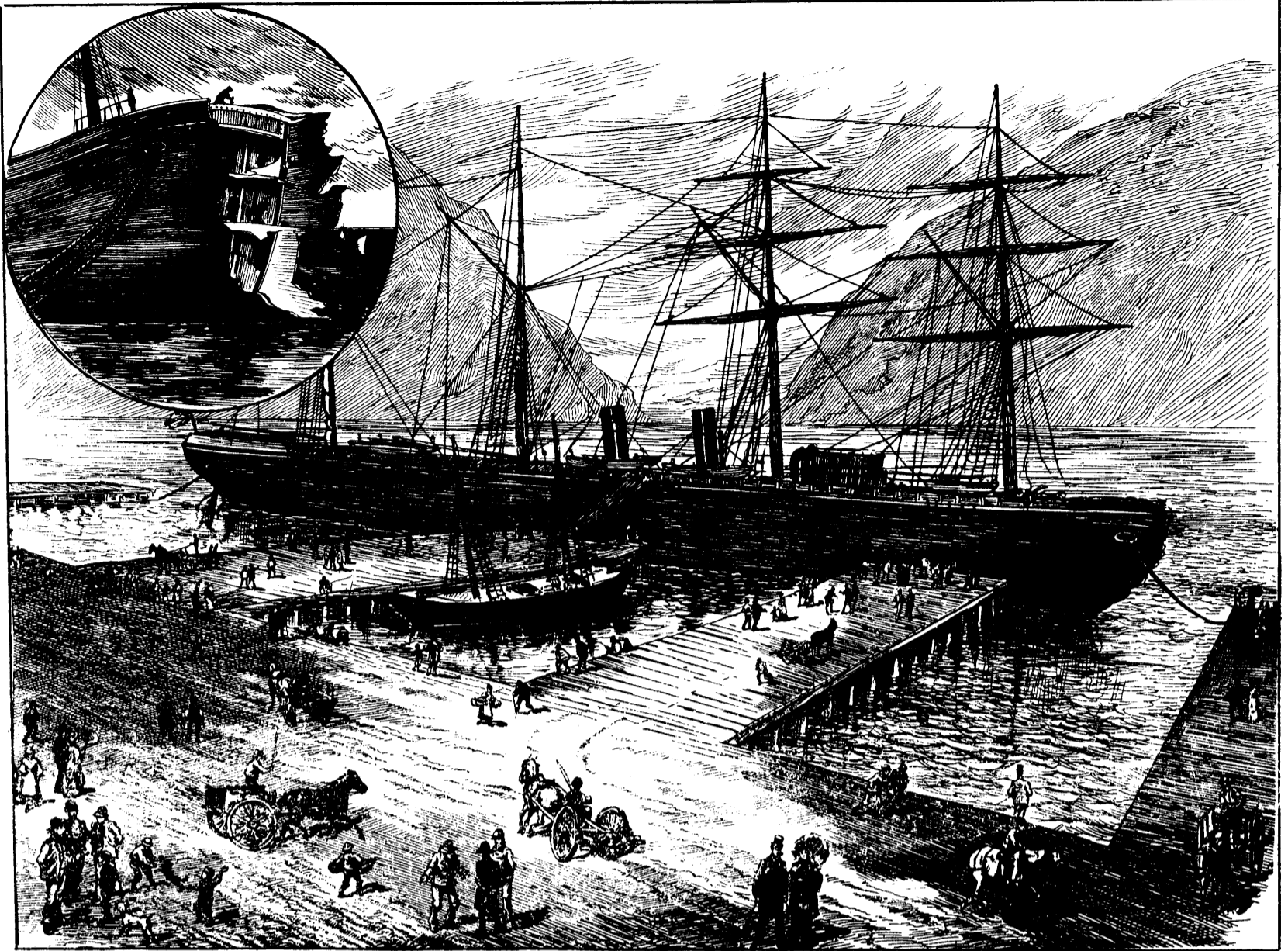
Sir John a annoncé de son côté, en parlant de nos relations extérieures, que le gouvernement avait reçu tout récemment, et presque en même temps, des propositions venant du Brésil et du Japon, relativement à l'organisation d'un service régulier de vapeurs entre ces deux pays et le Canada, le Brésil avec les provinces de l'Atlantique, et le Japon avec la Colombie. Le gouvernement, qui a déjà fait lui-même des démarches pour étendre ses rapports commerciaux avec ces pays, a accueilli ces propositions avec faveur, et il y sera probablement donné suite.

Deux informations officielles données par Sir John et de Sir Leonard Tilley, sorte de préparation au prochain discours du trône. Le tarif subira quelques modifications dans le sens protectionniste. Le revenu de l'année rencontrera les prévisions du ministre des finances.

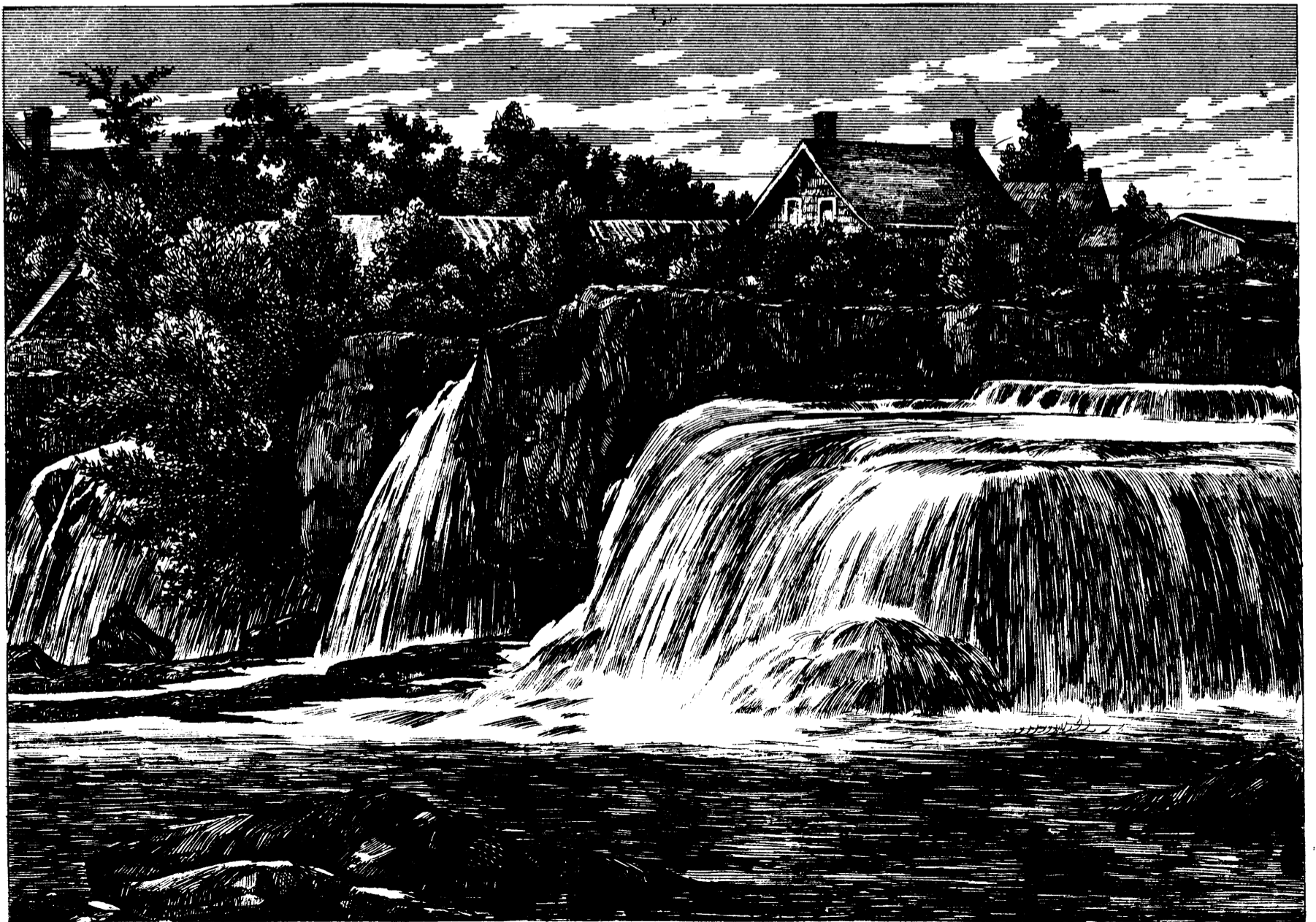
* *

A propos de cette démonstration, qui a excité un intérêt général dans tout le pays, le *Mail* a suggéré l'idée de l'organisation d'un banquet annuel, dans le genre de celui du Guildhall, à Londres. "Ce serait, dit notre confrère, un excellent moyen de maintenir l'intérêt public pour les affaires politiques, et de rompre la monotonie des vacances parlementaires. Les ministres pourraient faire dans ces occasions, comme ils l'ont fait jeudi, des déclarations importantes et rappeler l'attention du pays sur la conduite du gouvernement."

La suggestion semble bonne et mérite d'être prise en considération. L'intervalle qui sépare les sessions est long, et il serait utile à la fois au ministre et au peuple



ST. JOHN, N. B.—LE SS. ARIZONA AU QUAI DE SHEA POUR ÊTRE RÉPARÉ
D'APRÈS UN CROQUIS DE J. W. NICHOL



VUE À BEAUHARNOIS

d'avoir pendant cette intervalle un moyen pour communiquer ainsi ensemble semi-officiellement. Un banquet, comme celui du 27 novembre, à la fin de l'année, constitue un excellent prélude à la session, et fait que les Chambres et le gouvernement sont mieux préparés à se rencontrer.

* *

Le *Canadien* paraît scandalisé de ce que M. David et M. Gélinas expriment dans *L'Opinion Publique* des idées différentes au sujet de la colonisation.

Notre confrère est bien aimable de s'occuper de nous de cette façon, et nous lui savons gré de cette sollicitude. Qu'il nous permette de lui dire, cependant, qu'il s'est mis en émoi sans raison. Les lecteurs de *L'Opinion Publique*, nous en sommes certains, n'ont pas été du tout embarrassés par la contradiction qu'il signale. Le *Canadien*, qui évidemment ne nous fait pas souvent l'honneur de nous lire, ignore qu'en vertu de nos règlements, chacun des rédacteurs de *L'Opinion Publique* est seul responsable des écrits qu'il publie. C'est pour cela que nous signons nos articles. Dès lors, un article peut fort bien ne pas s'accorder avec l'autre ; le lecteur en est averti d'avance, et ne songe pas à s'en formaliser. Entre deux opinions contradictoires, il est libre d'opter pour celle qui lui convient.

A présent, il est certain que ni M. David ni M. Gélinas n'ont une très-grande expérience personnelle en matière de défrichement. C'est une lacune qui existe dans leur éducation, comme aussi, nous le supposons, dans celle des rédacteurs du *Canadien*. Il est probable, en effet, que nous serions assez "en peine d'abattre un arbre ou d'arracher une souche." Mais si ce devait être une raison pour nous interdire de parler colonisation, c'en serait un également pour défendre au *Canadien* de parler de la vallée du lac Saint-Jean, comme aussi peut-être des secrets de la Bible et des mystères du déluge, dont notre confrère a passablement abusé dans ces derniers temps.

A. GÉLINAS.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

L'alliance de la Prusse et de l'Autriche fait naître bien des commentaires en Europe. C'est toujours la question à l'ordre du jour. On discute les résultats de cette alliance au point de vue religieux, et on s'accorde à dire qu'elle oblige la Prusse de montrer plus de sympathie pour les intérêts catholiques, de les défendre même.

Étrange changement ! C'est la Prusse qui va prendre avec l'aide de l'Autriche la place de la France, et devenir la protectrice des nations catholiques. Bismarck travaille évidemment en ce moment à reconstituer l'ancien empire germanique, et, pour accomplir son dessein, il lui faut nécessairement ménager les populations catholiques que comprendra cet immense empire. La politique de Bismarck inspire aux écrivains catholiques des réflexions amères sur la déchéance de la France ; voici ce que l'un d'eux écrit :

Le nouvel empire sera une des plus grandes puissances catholiques du monde, non-seulement parce qu'il aura plus de sujets catholiques que n'en peut avoir isolément la France, l'Espagne ou l'Italie, mais parce que, dans sa politique orientale, il sera nécessairement amené à compter avec les intérêts catholiques et à s'appuyer sur eux.

Sur le bas Danube et dans la Péninsule des Balkans, ce n'est pas la Prusse protestante, c'est l'Autriche catholique qui représentera les intérêts de cet empire à deux têtes. Les catholiques de Bosnie ont déjà été un appoint précieux pour l'influence autrichienne dans ces régions.

Si plus tard, comme tout le fait prévoir, on veut établir sur l'empire ottoman un protectorat austro-allemand analogue à l'ancien protectorat anglo-français, on devra naturellement grouper autour de soi les intérêts catholiques en Orient, d'autant plus qu'on aura à lutter contre l'influence grecque orthodoxe, représentée par la Russie, et contre l'influence protestante, représentée par l'Angleterre.

Sur les côtes de la Baltique et sur les bords de la Vistule, c'est la Prusse qui représentera et qui défendra les intérêts communs de la grande association austro-germanique. Mais, dans l'éventualité, toujours possible, d'une rupture

avec la Russie, on sera forcé de ménager les Polonais catholiques ; car si par de mauvais procédés et surtout par des persécutions religieuses on réveillait leurs vieilles haines contre les Allemands, et si la Russie, au contraire, pratiquait à leur égard une politique habile et conciliante, ils se rapprocheraient de cette dernière puissance, avec laquelle ils ont après tout de profondes affinités de race, et alors les frontières orientales de l'Allemagne et de l'Autriche, peuplées de Polonais depuis la mer Baltique jusqu'aux monts Carpathes, seraient singulièrement compromises.

* *

M. Jules Ferry renonce à demander au Sénat la discussion immédiate de la loi sur l'enseignement supérieur. Il a dû céder sur ce point aux conseils de ses collègues, comme à la conviction que son projet serait rejeté dans la Chambre-Haute. Il alléguait, il est vrai, que ce rejet n'entraînerait pas nécessairement une crise ministérielle. Mais on lui a fait remarquer que cette crise naîtrait de l'attitude que prendrait la majorité de la Chambre des députés en présence de la décision de la majorité du Sénat. La discussion sur ce point est donc ajournée à la session de 1880.

* *

La Russie n'est pas, en principe, opposée aux réclamations de l'Angleterre au sujet des réformes imposées à la Turquie par le traité de Berlin ; elle paraît disposée même à l'appuyer dans cette voie. Mais si, sous prétexte de rappeler à la Turquie ses obligations, l'Angleterre cherchait à obtenir des concessions en menaçant Constantinople, la Russie, dont les intérêts vitaux seraient par là menacés, se résoudrait plutôt à une guerre à outrance. Voici d'ailleurs les instructions que, d'après la *Correspondance de Pesth*, le prince Lobanoff a rapportées de Livadia :

1o. Encourager vivement la Porte dans la voie des réformes, si elle est sérieusement décidée à les faire, mais s'opposer énergiquement, toutefois, à ce que les postes supérieurs administratifs soient confiés à des Anglais dans l'Asie-Mineure.

2o. Au cas que lord Beaconsfield, suivant des plans secrets, poussât les choses jusqu'à amener un conflit, et persistât à envoyer des vaisseaux de guerre dans le Bosphore—d'assurer au sultan le secours de la Russie (que le sultan semble en effet désirer). Pour que ce secours fût plus prompt et sous la main, on concentrerait, sous le commandement de Tottleben (chef du département militaire d'Odessa), dans le rayon Odesa-Kilia-Reni, 70,000 hommes qui, en peu de temps, pourraient se porter devant Constantinople.

3o. En compensation, la Porte devrait faire à la Russie certaines concessions relatives à des questions pendantes (entre autres la cession d'Erzeroum à la Russie.)

4o. Comme la Porte est dépourvue de moyens pécuniaires, la Russie lui avance provisoirement vingt-cinq millions de roubles, néanmoins contre la signature du traité, en foi duquel quatre grands vaisseaux blindés de la flotte ottomane et une flotte de l'archipel seraient cédés comme hypothèques à la Russie. (De la sorte, les uniformes russes pourraient sur le champ faire leur apparition dans la baie d'Or, et prévenir les Anglais.)

C'est là un document précieux pour la connaissance du plan général de la politique russe en Orient.

* *

Le fameux correspondant du *Times* à Paris, M. Blowitz, lance souvent dans le public des nouvelles et des révélations qui font le tour de l'Europe. Il rappelait, il y a quelques jours, une conversation importante qui avait eu lieu entre M. de Bülow, ambassadeur de la Prusse, et le prince Gortschakoff.

A l'époque du Congrès de Berlin, dit-il, l'on a dit à M. de Bülow que le prince Gortschakoff s'était plaint de l'attitude de l'Allemagne et qu'il s'était écrié : "C'est à la coopération morale de la Russie que l'Allemagne est redevable de ses succès en France. Elle nous avait promis de nous laisser une pleine liberté d'allure, de nous soutenir au besoin, et voilà qu'elle nous lie à présent les mains."

M. de Bülow répliqua : "La Russie se plaint, mais l'Autriche est satisfaite, et c'est là l'essentiel."

Ces paroles contenaient le germe de tout ce qui est arrivé depuis. A la suite du Congrès de Berlin, l'on a pu s'apercevoir que la Russie n'oublierait jamais sa défaite diplomatique, tandis que l'Autriche est sortie victorieuse de l'épreuve ; et ceux qui savent que M. de Bismarck n'agit jamais au hasard, ont dû s'apercevoir que sa rupture avec la Russie n'a pas été faite en vue de l'Angleterre, mais bien de l'Autriche. Delà, pour la France surtout, Vienne devenait

le point central de la diplomatie, et la France aurait dû voir que la triple alliance étant dissoute, l'Autriche allait être courtisée par la Russie et par l'Allemagne, et que si la Russie réussissait, la France devrait nécessairement tenter d'entrer dans leur jeu, au lieu que si l'Allemagne venait à l'emporter, ce serait au détriment de la France. De toutes façons, soit pour seconder les efforts de la Russie, soit pour contrecarrer ceux de l'Allemagne, Vienne devait être le pivot de la diplomatie française.

Si l'on en croit certains journaux, la Russie ferait des efforts pour entrer dans l'alliance austro-allemande, et M. de Bismarck n'en voudrait pas.

* *

Les Chambres américaines se sont ouvertes presque en même temps que les Chambres françaises. Le *Courier des Etats-Unis* raconte comment les choses se passent aux Etats-Unis :

Quelques minutes avant midi, le vice-président des Etats-Unis, président-né du sénat, et le speaker de la Chambre des représentants, occupent leur fauteuil respectif. A midi précis, l'un et l'autre frappent du maillet sur leur bureau, et ouvrent la session par un petit speech de cérémonie. On fait l'appel des membres par ordre alphabétique, le chapelain fait une prière appelant les bénédictions du ciel sur les travaux législatifs, et chacune des deux branches législatives charge un comité de trois membres d'aller conjointement annoncer au président que la session est ouverte et que les Chambres sont prêtes à recevoir toute communication que l'exécutif jugera à propos de leur adresser. Naturellement les choses se sont passées dans l'ordre, et surtout rapidement, car à midi 35 minutes, les deux Chambres ont suspendu la séance pour attendre le retour du comité, qui vint à 1 heure 45 minutes annoncer que le message du président allait être présenté au congrès. En effet, immédiatement après cette déclaration, le secrétaire de M. Hayes a remis le document annoncé à M. Wheeler, président du sénat, et à M. Randall, speaker de la Chambre. La lecture en a été ordonnée immédiatement, et nombre de membres, ne voulant pas subir cette mystification, ont pris leur chapeau et s'en sont allés.

En effet, le message avait été publié la veille dans les journaux et tout le monde l'avait lu. Cette publication a fait du bruit, et on se demande qui en est responsable et coupable.

* *

Le président Hayes a fait, cette année, dans son message, l'éloge de notre service civil qu'il considère comme supérieur au système américain. Il recommande l'adoption de la pratique anglaise et se prononce en faveur de la permanence des emplois publics.

Le message ne contient rien de nouveau et de bien remarquable. C'est un message d'affaires.

* *

Une chose étonnante est le revirement qui s'opère en ce moment dans l'opinion publique en Turquie à l'égard de l'Angleterre.

* *

Les Chambres françaises se sont réunies le 27 novembre. Jusqu'à présent, il n'y est passé rien d'extraordinaire. Gambetta et ses amis font de grands efforts pour calmer les violents qui veulent à tout prix un changement de ministère.

La gauche a voulu faire affirmer son indépendance et son peu de confiance dans le gouvernement, en lui imposant un programme dont les principaux articles sont : "Liberté de réunion et d'association légale, liberté de la presse et instruction gratuite, séculière et obligatoire, et destitution des fonctionnaires opposés à la république."

On dit que la résolution prise par les républicains d'imposer un programme au ministère, paraît être un avertissement amical aux ministres d'avoir à se retirer. M. Waddington, président du Conseil et ministre des affaires étrangères, se retirera dans les premiers jours de l'année prochaine, et peut être même plus tôt. M. Gambetta, président de la Chambre des députés, aura alors l'occasion d'inaugurer un gouvernement parlementaire sous un régime franchement républicain.

Les dernières nouvelles nous apprennent que la crise est commencée.

* *

Il est étonnant et curieux de voir en ce moment les nations vaincues donner la

main à leurs vainqueurs. Après l'Autriche qui vient de s'allier à la Prusse, voilà la Turquie en train de se tourner contre l'Angleterre, sa vieille amie, pour se jeter dans les bras de la Russie ! Un journal français dit à ce sujet :

Les Russes n'ont plus guère à redouter sur le Bosphore l'ancienne antipathie des Ottomans : elle s'est retournée toute entière contre cette Grande-Bretagne qui, après avoir poussé les Turcs à une guerre effroyable, ne les a secourus ni d'un homme ni d'un shelling, et qui, maintenant, non satisfaite de leur avoir enlevé l'île de Chypre, prétend s'imposer dans l'Asie-Mineure !

Un mot donnera la mesure du revirement ; le sultan Abdul Hamid s'est écrié dans un accès de colère : "Je préfère voir les Russes à Constantinople plutôt que les Anglais !"

* *

Un autre attentat vient d'être commis contre la vie de l'empereur de Russie. Les nihilistes ont voulu le faire sauter avec toute sa suite sur le chemin de fer de Saint-Petersbourg à Moscou.

Les conspirateurs avaient pris une maison près de la voie ferrée dans un des faubourgs de Moscou, et de la cave ils ont creusé un souterrain sous le chemin de fer et y ont placé une forte charge de poudre à laquelle ils ont mis le feu au moyen d'une batterie électrique. Ce qui a sauvé la vie du czar, c'est une méprise de la part des assassins ; ils croyaient qu'il se trouvait dans le deuxième convoi, tandis qu'il était dans le premier. Le convoi des bagages qui suivait le convoi impérial a été jeté hors de la voie et considérablement endommagé. Il y a eu des démonstrations en l'honneur du czar à Moscou et à Saint-Petersbourg.

* *

L'excitation ne s'apaise pas en Irlande. L'attention se porte maintenant sur le dernier discours de Parnell à Liverpool, qu'on regarde comme un véritable défi lancé au gouvernement anglais, de l'arrêter s'il l'ose. Davitt, Daly et Killen, qui ont été arrêtés, n'ont pas employé un langage plus violent que lui ; il les a défendus et approuvés en citant des précédents dans l'histoire de l'Irlande, rappelant en particulier 1782.

La misère qui règne en Irlande contribue beaucoup à rendre l'agitation dangereuse. Le gouvernement anglais est inquiet, il distribue des secours aux indigents et encourage l'émigration. Il ne voit pas comment il peut remédier aux griefs du fermier irlandais, vu qu'il ne peut déposséder les propriétaires.

L.-O. DAVID.

AFFAIRES DU NORD-OUEST

Le *Métis* reproduit dans son dernier numéro notre article du 6 novembre sur les affaires de Manitoba et le remaniement ministériel.

Notre confrère annonce en même temps l'entrée de M. Girard dans le cabinet, et il l'accueille avec réserve la nouvelle combinaison. Il est évident que tout n'est pas rose là-bas, et que l'on y subit les arrêts de la nécessité.

Le *Métis* cite un article du *Marquette Review* qui dit que les Canadiens-français, sous la conduite de leur chef, ont constamment gouverné Manitoba depuis huit ans, qu'il est temps que cela finisse, et que les Anglais reprennent le contrôle de cette province anglaise. Ce journal laisse entendre que M. Royal est inacceptable pour les Anglais, parce qu'il est trop dominateur, et c'est pourquoi ceux-ci se sont adressés au sénateur Girard.

Le *Métis*, de son côté, répond à cela en faisant le tableau des désagréments de toutes sortes et des difficultés que M. Royal a eues à rencontrer pendant les huit années.

Il est de fait que ce n'est qu'à force de diplomatie que le leader du parti français a pu sauver la situation pendant si longtemps. S'il a dominé les Anglais, suivant l'expression du *Marquette Review*, ce n'est pas par la violence, puisqu'il n'avait pas la force de son côté, c'est par le talent et la supériorité : et un ascendant obtenu de cette manière est plutôt un titre de gloire

pour celui qui l'exerce. M. Royal a fait, à peu près seul, durant plusieurs années, les affaires du gouvernement, et si les Anglais l'ont subi alors, ils doivent reconnaître eux-mêmes qu'ils eussent été bien empêchés de pouvoir se passer de lui. Il y a quelque ingratitude de leur part à tenir ce langage.

Naturellement, la nationalité française gagnait pendant ce temps au prestige et à l'importance de son chef, qui rejaillissaient de droit sur elle, et on peut dire que cette circonstance a valu à nos compatriotes une influence qu'ils n'eussent peut-être pas obtenue lors même que le chiffre de leur population eût été double de ce qu'il est. C'est ainsi qu'un seul homme quelquefois, peut valoir des milliers d'hommes.

Quoiqu'il en soit, les Anglais, aujourd'hui, ont réussi à se débarrasser de M. Royal, dont le joug ne leur pesait que parce qu'ils le portaient avec jalousie. C'est le seul homme politique qu'ils redoutaient, paraît-il, parmi les Canadiens et les Métais français, et ils espèrent à présent avoir facilement raison de ceux-ci.

M. Royal, de son côté, abandonne la scène locale, pour se tourner du côté de la scène fédérale. Il n'a rien à perdre au change personnellement, si nos compatriotes du Nord-Ouest y perdent beaucoup. Il trouvera ici des égaux—ce qui lui manquait à peu près là-bas—une vie plus en rapport avec ses aptitudes par conséquent, et des perspectives différentes. Il n'est pas douteux que le parti français, dans le comté de Provencher, s'unisse pour l'acclamer à la place de M. Dubuc.

A. G.

LE MARIAGE DU ROI D'ESPAGNE

Le mariage du roi Alphonse d'Espagne avec l'archiduchesse autrichienne, Marie-Christine, a été célébré à Madrid, le 29 décembre, avec une grande magnificence. Nos aimables lectrices aimeront sans doute à avoir une idée des richesses et des bijoux que portaient la mariée et les grandes dames qui l'accompagnaient. Voici quelques détails :

La mariée était richement vêtue de blanc, et portait un diadème de brillants et les insignes de l'ordre de Marie-Louise.

Le trousseau de la mariée est une merveille. Il y a trois diadèmes remarquables : l'un, monté en forme de couronne, est un cadeau de l'archiduc Albert ; les diamants qui le composent proviennent tous du trésor particulier du donateur ; l'autre, qui ne le cède pas en beauté au premier, est également en brillants : il a été donné à l'archiduchesse par sa mère ; le troisième enfin est un présent de l'empereur et dépasse en richesse les deux autres par l'importance des pierres qui relèvent l'élégance de sa forme admirablement ciselée. On y voit des diamants gros comme des noix, des saphirs et des rubis de la plus belle eau. Un peu plus loin, se trouve le bracelet que le roi Alphonse a fait remettre à son auguste fiancée par le duc de Baylen.

Les dentelles sont considérées comme des chefs-d'œuvre, le travail en est merveilleux.

Quant aux toilettes, parmi lesquelles ne figurent pas les douze robes qui, suivant l'étiquette de la cour d'Espagne, ont été présentées par le roi Alphonse, elles sont d'une richesse inouïe.

L'église d'Alocha était splendidement illuminée et décorée de riches draperies de soie. Le corps diplomatique, les grands d'Espagne et les députations du Sénat et de la Chambre des députés occupaient le fauteuil.

La mariée paraissait très-émue pendant la cérémonie. La bénédiction nuptiale a été donnée au nom du pape par le cardinal patriarche des Indes, qui officiait à la messe qui a été dite après la cérémonie du mariage.

Une grande réception a eu lieu dans l'après-midi du lendemain dans la salle du trône, au Palais Royal. Elle a commencé à une heure et ne s'est terminée qu'à dix heures du soir. Douze mille personnes ont défilé devant les nouveaux mariés. Le roi Alphonse était assis sur son trône, sous

un dais splendide, avec la reine Christine à sa gauche et la princesse des Asturies au pied du trône. C'était un spectacle imposant. Les ministres du cabinet portaient des culottes courtes en velours cramoisi avec bas de soie blancs et des habits ornés de riches broderies. Les dames étaient en grande toilette de cour. L'éclat des bijoux était éblouissant. Chaque personne gravissait les degrés du trône ; les dames, avec de longues traînes, baisaient la main du roi, puis la main de la reine et ensuite la main de la princesse des Asturies, après quoi elles s'éloignaient à reculons. Les hommes baisaient aussi les mêmes mains et sortaient à reculons.

En sortant de la salle du trône, la compagnie alla présenter ses respects à la reine Isabelle, qui semble jouir d'une sympathie universelle.

Les rues n'ont jamais été aussi gaies. Le peuple s'en donne à cœur joie. On danse, on chante, on mange des gâteaux. Les tambours basques, les guitares et les *ra-beles* font un bruit étourdissant.

Anecdotes populaires sur Napoléon Ier

Les auteurs des divers *Mémoires contemporains* sont tombés dans une étrange contradiction, en cherchant à prouver que, dans l'enfance de Napoléon, rien ne décelait son génie. Il est certain qu'il n'avait pas gagné la bataille d'Austerlitz à dix ans, et qu'il avait du chemin à faire, de son maillot aux Tuilleries. Mais ces mêmes écrivains lui prêtent en même temps des habitudes étranges à son âge ; ils racontent sa gravité précoce, son humeur pensive, ses rêveries solitaires, sa fermeté d'âme, son obstination même, qui ne cédaient que devant la volonté de sa mère. Ils parlent aussi de sa générosité, de son horreur pour la délation, qui défait les privations les plus dures. Une faute avait-elle été commise par ses frères... c'était sur lui que tombait tout d'abord le soupçon et le châtiment. Il ne se défendait pas ; il se laissait condamner au pain et à l'eau pendant plusieurs jours, sans daigner se justifier, sans se plaindre, jusqu'à ce que la vérité fut découverte. Il trouvait plus facile, et plus noble surtout, de souffrir et de se taire, que de dénoncer un frère ou une sœur.

On prétend qu'il n'y a que le méchant qui aime la solitude. C'est une assertion complètement erronée ; on oublie deux autres sentiments : le chagrin et la conscience de sa supériorité. On montre encore, près d'Ajaccio, en face de la petite île Sanguiniera, dans un jardin qui a appartenu à la famille Fesch, sous un rocher sauvage, une sombre retraite où le jeune Napoléon aimait à passer, seul, de longues heures de rêverie : on l'appelle aujourd'hui la *grotte Napoléon*. Qui sait quelles idées fermentaient alors dans cette tête ardente ? On fait voir aussi, à Ajaccio, un petit canon du poids de 30 livres, qui était alors son jouet favori ; innocent prélude à ces guerres de géants qu'il devait entreprendre un jour.

Dès l'âge de cinq ans, on l'avait mis dans une demi-pension dont le maître était de la connaissance de sa famille. Ses petits camarades le taquinaient souvent sur ce qu'ils appelaient sa *sauvagerie*, et le plaisantaient sur la négligence de sa toilette. Quelquefois aussi ils lui faisaient des espiègeries, lui cachaient ses livres, ou lui dérobaient les friandises que sa mère déposait chaque matin dans son petit panier. Le jeune Napoléon supportait patiemment tout cela, et se contentait de lancer un regard de dédain à ses disciples. Toutefois, lorsque ceux-ci poussaient la plaisanterie au-delà des bornes permises, oh ! alors sa fierté se révoltait, il les défiait en masse ; le nombre ne l'arrêtait pas, il ne comptait jamais.

Il donna, au surplus, dès cette époque, des preuves bien plus louables de son courage, de son dévouement et de sa présence d'esprit. Un soir, comme il revenait de la pension, une poutre se détacha du plafond de la chambre où se tenaient son

grand-oncle et ses frères. Tout le monde s'enfuit épouvanté ; tout le monde... excepté lui ! N'écouant qu'un admirable instinct, au lieu de fuir, il s'élança en avant, roidit ses faibles bras, et les lève pour recevoir et soutenir la poutre qui s'affaissa, jusqu'à ce qu'on soit venu l'élever plus solidement.

—Bien ! très-bien, Napoléon ! s'écria le vieillard, après s'être remis de sa frayeur ; tu seras le sauveur de ta famille !

**

Napoléon avait dix ans lorsque son père, qui se rendait à Versailles comme député de la Corse, l'emmena en France et le conduisit à l'école de Brienne, la plus célèbre qui fût alors en Europe. Il était dans la politique du gouvernement français de faciliter, dans cet établissement, l'admission des enfants des principales familles de la Corse, réunie depuis si peu de temps au royaume. Une éducation toute française devait leur inspirer nécessairement des sentiments d'affection et de dévouement pour leur nouvelle patrie. Napoléon se montra toujours fidèle à cette première éducation.

Les religieux minimes de l'ordre de Saint-Benoit avaient la direction de l'école de Brienne. Chose étrange ! des moines étaient chargés de former les jeunes officiers ! Mais pourquoi non ? N'est-ce pas un moine saxon qui inventa la poudre à canon ? N'est-ce pas un religieux de l'ordre des bénédictins qui, le premier, perfectionna le mécanisme des batteries de fusils dont on se sert aujourd'hui ? Enfin, n'est-on pas redevable à un derviche mahométan de la découverte de la trempe de l'acier avec lequel on fabrique les meilleures lames de sabre ? Il faut donc convenir que les religieux de Saint-Benoit ne s'acquittèrent pas trop mal de la besogne qui leur était confiée, puisqu'ils ont élevé Napoléon.

C'est dans une de ses missions de Versailles que Charles Bonaparte, père de Napoléon, fut atteint de la maladie dont il mourut : un squarre à l'estomac. Il consulta en vain les plus célèbres médecins du royaume, et expira à Montpellier, à l'âge d'environ trente-neuf ans, dans les bras de son beau-frère Fesch et de son fils aîné Joseph, qui l'avaient accompagné. Il fut inhumé dans un des caveaux des révérends pères Cordeliers de la ville, le 24 février 1784.

Napoléon était entré avec joie à l'école de Brienne. Il se fit remarquer de ses maîtres par une application forte et soutenue ; mais il était pour ainsi dire le solitaire de l'école. Lorsqu'il lui arrivait de se rapprocher des autres élèves, leurs rapports avec lui étaient d'une manière singulière ; ses égaux se pliaient instinctivement à son caractère, dont la supériorité, quelquefois chagrine, exerçait sur eux un empire absolu. Lui-même, soit qu'il les dominât, soit qu'il leur restât étranger, semblait leur inspirer plus de crainte et de déférence que d'amitié. Et cependant, les affections de ce genre auxquelles il demeura fidèle, dans sa plus haute fortune, prouvèrent assez par la suite qu'il était susceptible des plus nobles sentiments qui puissent embellir et honorer la jeunesse.

Son nom, que l'accent corse lui faisait prononcer *Napailonné*, lui valut, de la part de certains de ses camarades, peu après son arrivée parmi eux, le sobriquet de *la paille au nez* ; mais aussi, de ce moment, on remarqua un changement notable dans son caractère. Tout en se pliant à la discipline commune, il devint rêveur et morose. Il passait ses récréations dans la bibliothèque de l'école, à lire Polybe, Plutarque et Ossian. La lecture de ces anciens historiens et du barde écossais était pour lui un besoin impérieux. Il fallait déjà une nourriture forte à cet esprit puissant, à cette imagination grandiose. Des faits d'une autre nature travaillaient aussi ses inclinations militaires. Lorsqu'il daignait s'associer aux exercices de ses compagnons, les jeux qu'il leur proposait, empruntés à l'antiquité, étaient toujours des actions dans lesquelles on se battait avec fureur et toujours sous ses ordres. Passionné pour l'étude des sciences,

il ne rêvait qu'aux moyens d'appliquer les théories de l'art à la pratique de la fortification et de la défense. Pendant le rigoureux hiver de 1783 à 1784, la neige, étant tombée en abondance, couvrit les jardins et les cours de l'école. On ne vit çà et là que des retranchements, des bastions et des redoutes de neige. Tous les élèves concouraient avec ardeur à ces ouvrages. Napoléon avait ordonné, dirigé et conduit lui-même les travaux. A peine furent-ils achevés, que l'ingénieur devint général. Il prescrivit l'ordre d'attaque et le système de défense, régla les mouvements des deux partis, et se plaçant tantôt à la tête des assiégeants, tantôt à la tête des assiégés, il excita l'admiration des élèves et des spectateurs étrangers à l'école, accourus pour jouir de ce spectacle. Il étonna tout le monde par la fécondité de ses ressources et la précision de son commandement. De ce jour il devint une espèce de héros pour les maîtres comme pour les élèves.

Aux grandes fêtes de Brienne, aux distributions solennelles des prix, où étaient admis les habitants des environs, c'était l'usage, que les postes chargés de maintenir l'ordre intérieur fussent entièrement composés d'élèves. On choisissait pour officiers-commandants, ceux qui s'étaient le plus distingués dans le cours de l'année par leur bonne conduite. Napoléon ne manqua jamais de mériter cet honneur. Or, à l'une de ces solennités, il commandait le *poste de la comédie*. Les élèves devaient représenter la *Mort de César*, et la foule se pressait aux portes de la salle de spectacle. D'après la consigne, on ne pouvait y pénétrer qu'avec des billets. La femme du concierge de l'école n'en avait pas. Elle se présente néanmoins : Napoléon, tout entier à sa nouvelle dignité, ne connaissant que la discipline militaire, et sachant qu'on ne doit jamais enfreindre une consigne, fait refuser l'entrée à cette femme. Ce refus irrite violemment cette dernière qui s'emporte en injures. La foule veut prendre fait et cause pour elle. Le sergent de garde se hâte de prévenir son chef ; Napoléon se montre sur le seuil de la porte, et, promenant un regard assuré sur cette multitude ameutée :

—Qu'on fasse éloigner cette femme qui apporte ici la licence des camps ! s'écria-t-il d'une voix éclatante.

Et son geste, autant que ses paroles, impose à cette foule mutinée, qui se retire aussitôt sans proférer le moindre murmure.

Napoléon resta à Brienne jusqu'à l'âge de quatorze ans. En 1783, le chevalier de Kéralio, inspecteur des écoles militaires de France, qui avait conçu une affection toute particulière pour cet élève, lui accorda une dispense d'âge, et même une faveur d'examen, pour être admis à l'école militaire de Paris ; car Napoléon n'avait fait de progrès que dans l'étude de l'histoire, de la géographie et des mathématiques, et les moines de Brienne désiraient le garder encore une année pour le perfectionner dans la langue latine.

—Non, avait répondu M. de Kéralio, j'aperçois dans ce jeune homme une faculté qu'on ne saurait trop cultiver.

(A suivre.)

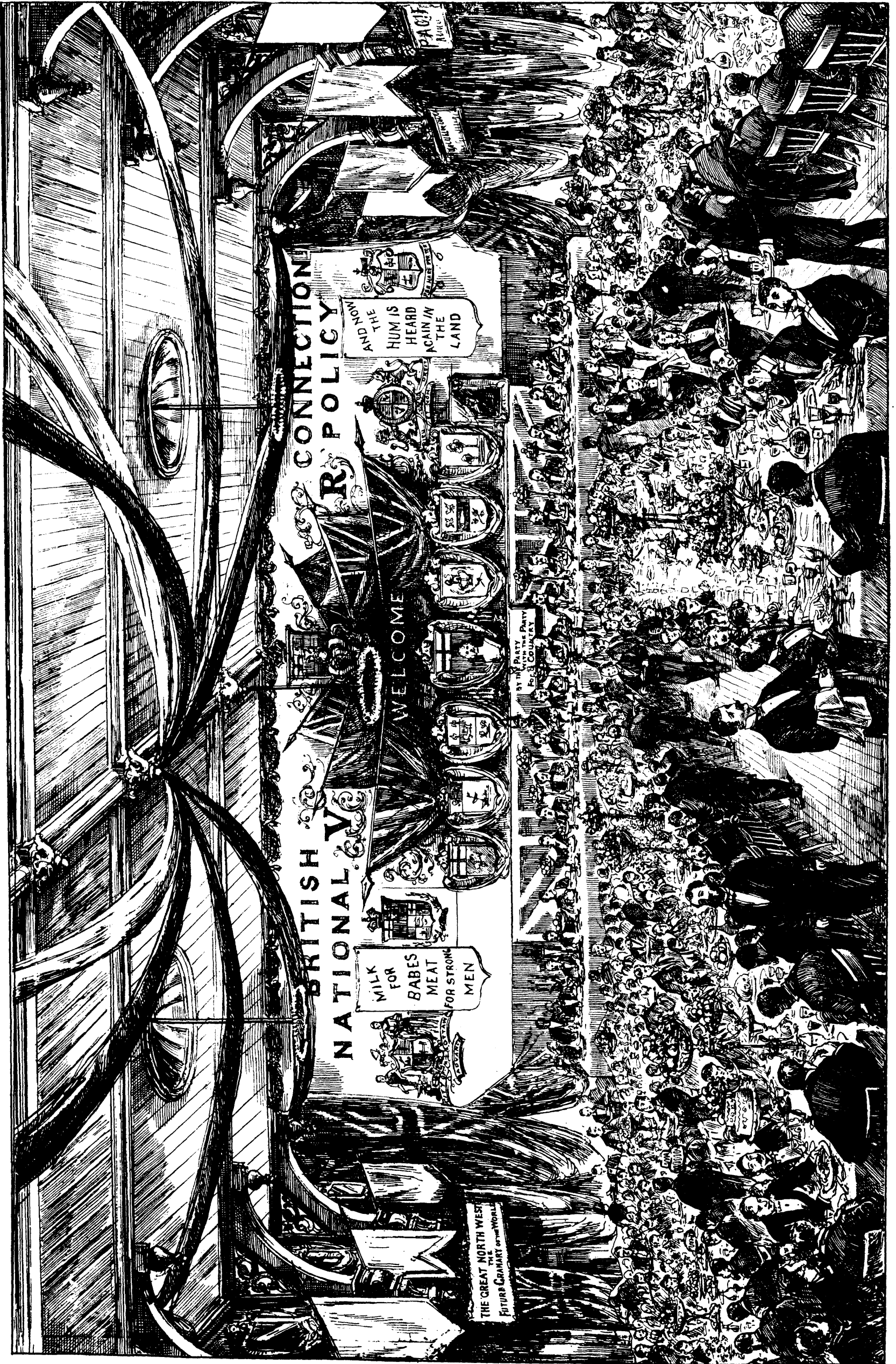
AVIS PUBLIC

Les soussignés ont l'honneur d'informer leurs pratiques et le public en général, qu'ils viennent de faire une nouvelle réduction sur leurs prix à cause de la grande quantité de marchandises d'automne qui leur reste et qu'ils ne veulent pas s'exposer à garder jusqu'au printemps. Belle occasion pour ceux qui sont en retard avec leurs emplettes ; ou encore ceux qui se proposent de faire des cadeaux du jour de l'an.

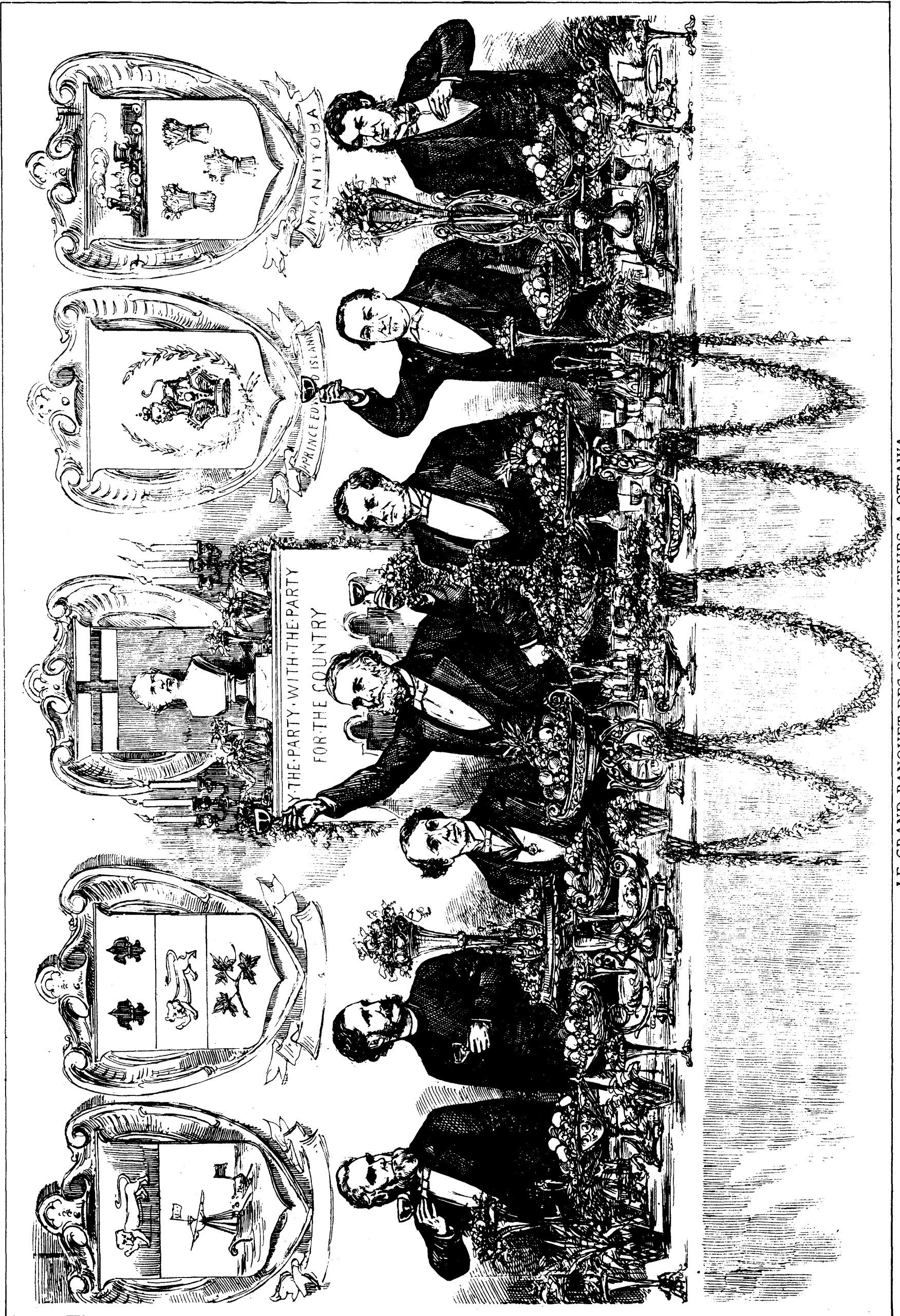
Les soussignés prennent de plus occasion de dire que si, comme certains marchands, ils ne font pas de petits présents de valeurs insignifiantes, c'est qu'ils considèrent que leurs prix uniformément plus bas qu'ailleurs présentent plus d'avantages à l'acheteur qui, chez eux, n'est pas exposé à payer ses présents bien chers en se faisant pincer sur d'autres marchandises.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.



LE GRAND BANQUET DES CONSERVATEURS A OTTAWA



LE GRAND BANQUET DES CONSERVATEURS A OTTAWA
 LA SANTE A L'HOTE DE LA SOIREE

—Et moi, j'ai voulu faire causer le saltimbanque et je n'en ai rien tiré.
 "Seulement, si jamais je le rattrape, il faudra bien qu'il s'explique."
 Le jour baissait déjà et la flamme des coups de canon qui partaient des remparts commençait à devenir visible.
 Renée se leva et traversa lentement la terrasse.
 Elle alla s'appuyer sur le parapet qui borde l'escarpement et se mit à contempler le tableau grandiose et sombre de cet horizon sillonné d'éclairs que la guerre civile avait allumés.
 Landreau respectait sa douleur et n'osait plus parler.
 Il se tenait en arrière et regardait, lui aussi, ce Paris qui lui avait pris son maître.
 Au fond, le vieux serviteur était plus inquiet qu'il ne voulait le laisser paraître, et, quand mademoiselle de Saint-Senier ne le voyait pas, il perdait son assurance affectée.
 Les tristes réflexions auxquelles il se livrait furent interrompues par le bruit des roues d'une voiture et des grelots d'un cheval qui arrivait au grand trot.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.
 C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.
 Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.
 Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

CHOSSES ET AUTRES

Il y a plus de téléphones en opération dans la ville de Worcester, que dans toute la Grande-Bretagne.
 La princesse de Galles a fait présent à sa belle-sœur, la duchesse d'Edimbourg, de quatre robes, dont chacune est évaluée à \$5,000.
 On voit par les rapports de Washington, que dans le cours des trois dernières années, 6,363 distillateurs sans licence ont été arrêtés. 24 officiers du Revenu ont été tués et 48 blessés.
 L'Univers a été condamné à 1000 frs. d'amende pour avoir dit que le gouvernement français craignant des troubles, avait donné ordre que les troupes fussent prêtes à marcher au premier signal.
 Le Rév. M. Paradis, curé de Kankakee aux Etats-Unis, et de passage à Québec, dit que les Canadiens qui résident à Kankakee, Illinois, se préparent déjà, en faisant des épargnes, à venir chômeur la Saint-Jean-Baptiste dans la capitale.
 Une compagnie a été formée à Winnipeg, avec un capital de \$100,000, pour construire une ligne télégraphique de cette ville à la Colombie Anglaise. La compa-

gnie portera le nom de "Compagnie de télégraphe du Canada Central." Les promoteurs de l'entreprise sont, paraît-il, de forts capitalistes.
 Un procès qui a duré cent onze ans vient de se terminer devant la cour suprême de Hongrie.
 Les demandeurs, qui réclamaient la propriété de vastes domaines dont leurs ancêtres avaient, disaient-ils, été évincés dès l'année 1767, date du commencement du procès, ont obtenu gain de cause pour une partie seulement des biens qu'ils revendiquaient.
 Les Etats-Unis ont réduit leur dette de \$10,000,000 pendant le mois d'octobre. Il est constaté que, pendant la dernière année fiscale, 9,333,000 arpents des terres publiques ont été vendus, et 9,485,000 arpents ont été mesurés en sus de 704,591,000 qui le sont déjà. La prospérité commerciale augmente avec la vente des produits agricoles. Le bureau de change, dans la rue Wall, à New-York, a été, ces jours derniers, dans un état d'excitation fiévreuse; des opérations énormes ont été faites.
 Un individu du nom de Upton, de New-Haven E.-U., rentra, le 4 au soir, dans un état d'ivresse dégoûtant à son domicile. Peu après il chercha querelle à sa femme et renversa une lampe qu'elle tenait à la main. En tombant, la lampe mit le feu au berceau dans lequel dormait un jeune enfant et la malheureuse mère voulant éteindre les flammes communiqua le feu à ses vêtements. Elle s'infligea des blessures si graves qu'il est probable qu'à l'heure où nous écrivons elle a succombé. Quant à l'enfant, il a vécu seulement quelques heures. Upton était marié depuis deux ans et jusqu'à ce jour avait vécu très-heureux.
 Une prophétie.
 Le 18 août 1871, M. Gerspach était invité par M. le comte Daru, président de la commission d'enquête parlementaire, à dire, après MM. Thiers, Scholcher, Cresson, etc., ce qu'il savait de l'insurrection du 18 mars.
 Or, voici comment il terminait sa déposition:
 Les parents et les amis des prisonniers ne sont nullement honteux de leurs crimes; ils n'ont pas de reproches pour eux et les excusent assez volontiers. Quant aux prisonniers, vous verrez que, dans quelques années, pour beaucoup, ce sera un titre de gloire; ils diront: — J'étais un des soldats de la Commune. Ils en tireront une grande vanité; les ambitieux s'en feront un marchepied politique, et, comme l'ont fait les insurgés de juin, ils se présenteront aux élections et seront peut-être nommés; en tout cas, ils auront bien des voix.
 M. le Président. — Vous nous faites là de l'état moral de Paris une peinture fort triste...
 Folchetto, le spirituel correspondant du Fanfulla, trace dans ses Notes parisiennes le petit portrait suivant du fameux communiste Humbert:
 Je l'ai ici tout près de moi écrivant son article des *Républicains au bain*, qu'il publiera dans le *Mot d'Ordre* de demain. Il écrit agilement, consultant un carnet qui peut-être a fait le voyage de Nonméc. Ce n'est ni un beau jeune homme ni un bel homme, mais on s'aperçoit que c'est "quelqu'un"; le front est élevé, la chevelure drue, en broussaille, très-noire, d'un méridional; le nez regarde un peu en l'air sur des moustaches en accent circonflexe; les lèvres sont charnues, sensuelles; le visage est traversé par des sillons profonds qui y ont été tracés par la longue déportation; les yeux... les yeux je ne peux pas les voir; il les tient obstinément baissés sur ce papier; la teinte de ce jaune bilieux, qui est un des traits particuliers des révoltés contre la société, et le toupet qui, en guise de crête noire, couronne sa tête, finissent par lui donner une vraie ressemblance — dans les grandes lignes — avec Rochefort, le Rochefort d'il y a dix ans. Il est pourtant plus petit et moins maigre que l'auteur de la *Lanterne*.
 Et après tout, si je ne savais pas que c'est là Humbert, je l'aurais peut-être pris pour le garçon de mon coiffeur — auquel il ressemble autant qu'à Rochefort.
 A propos du voyage du grand-duc héritier de Russie, qui depuis des années n'avait pas visité Berlin, on écrit de cette

ville, à la Gazette de Cologne, les détails suivants:
 On savait depuis longtemps que l'empereur Alexandre désirait que le grand-duc passât par Berlin! Mais les Russes établis ici déclaraient qu'ils ne savaient pas si le désir de l'empereur d'Allemagne serait exaucé, le czarévitch agissant le plus souvent d'après sa tête. Dans les circonstances actuelles, on attribue une portée politique à sa visite. Le grand-duc Vladimir, qui se trouve actuellement à Mecklembourg, est également attendu ici, et l'apparition des deux fils de l'empereur de Russie prouve que celui-ci ne veut pas considérer les relations de famille avec la cour de Berlin comme troublées par les derniers événements politiques.
 On suppose que la visite des princes tend à empêcher l'Allemagne de se rapprocher trop de l'Angleterre, qui a pris de nouveau une attitude énergique dans la politique orientale. La Russie veut faire comme si la convention austro-allemande lui était complètement indifférente, de sorte qu'il faudrait considérer comme étant en vigueur l'alliance des trois empereurs. Il convient cependant de faire observer que, dans ce cas, la Russie ne devrait entraver en rien l'exécution du traité de Berlin, à l'observation duquel l'Allemagne et l'Autriche sont décidées à tenir la main.
 Portrait d'une femme prévenante par un mari et un père enthousiaste, et plus heureux que bien d'autres:
 Ma femme et ma fille ont bien des qualités, mais il n'en est peu que j'estime à l'égard de leur prévenance.
 Si je rentre soucieux après une discussion d'affaires, et que je paraîsse peu disposé à soutenir la conversation, leurs visages n'en sont pas moins sereins; leur contenance dénote en elles le désir de me distraire sans m'importuner.
 Je m'aperçois qu'elles échangent un coup d'oeil, et bientôt l'une ou l'autre se souvient d'un de mes amusements favoris qu'elle rappelle à propos ou qu'elle place à ma portée.
 Je sens que je ne suis pas toujours aimable, je m'en veux de ces inégalités; mais enfin, elles viennent des soins mêmes que je prends pour élever convenablement ma famille, et, à mon âge, il est bien difficile que j'espère me corriger entièrement.
 Ma femme connaît mon caractère et me traite en conséquence.
 Elle fait que mes rêveries se dissipent devant quelque attention aimable, et elle en a toujours une ou plusieurs en réserve.
 Ma fille Marie s'est pénétrée, elle aussi, de ce rôle doux et gracieux; elle guette le désir que conçoit son père, et le satisfait avant même que j'aie eu le temps de l'exprimer.
 Il y a entre elles deux une charmante émulation de prévenance; je suis assuré de n'avoir jamais à demander ces mille petites choses qui font tant pour le bonheur domestique.
 Je trouve à point nommé les habits de chaque saison, la toilette de chaque jour; jamais feu trop tard allumé ne m'a causé une regrettable perte de temps et un plus regrettable accès d'impatience.
 Si j'ai une fois exprimé quelque préférence pour un mets, je suis assuré qu'il ne me sera jamais nécessaire de renouveler ce vœu; de temps en temps, je verrai paraître sur ma table le plat favori, et personne ne songera à solliciter de moi des remerciements comme pour un acte de complaisance.
 Il y a un charme infini pour le père de famille, si occupé, si désireux de trouver dans son intérieur un délassement qui retrompe ses forces à se sentir environner de soins qu'il n'a pas eu le temps même de pres sentir.
 Il faut du tact chez une bonne ménagère pour ne pas tomber dans l'excès de ce bien, pour ne pas fatiguer, avec les meilleurs intentions du monde, celui qui serait l'objet d'une prévenance mal entendue. Cette qualité n'a tout son prix que lorsqu'elle cache ses moyens de succès.
 Marie, si j'ose le dire, est plus habile encore que sa mère dans une science si aimable.
 Tout s'arrange si naturellement avec elle, que souvent la réflexion seule m'indique ce qu'elle a fait pour me complaire.
 Elle me laisse le plaisir facile de jouer du bien-être, et elle éloigne de mes yeux les ressorts délicats qu'elle met en œuvre pour me le procurer.—THÉRY.
 Ne comparez-vous personne autour de vous à qui ce portrait ressemble?
 Pourquoi chacune de vous, en le lisant, ne dirait-elle pas: Moi aussi j'en serai prévenante?
 GUERISON DE LA COUSUMPTION
 Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison inflexible et permanente de la Consumption, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce papier.
 W. W. SHERAR,
 149 Powers' Block, Rochester, N. Y.

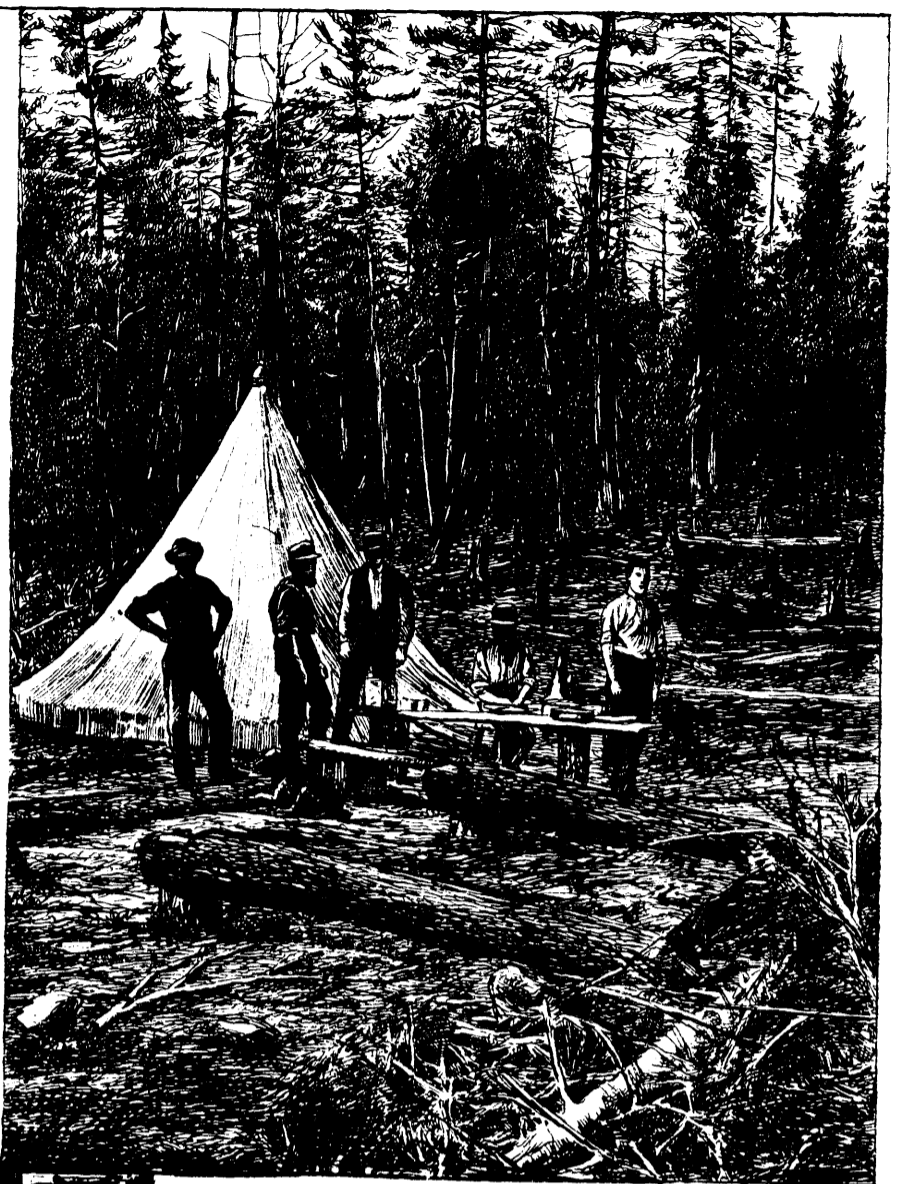
LES PRÉDICTIONS D'UN EVEQUE

Mgr Gaume qui vient de mourir a écrit, il y a quelques années, sous le titre de : *Testament de Pierre le Grand*, un opuscule auquel les circonstances donnent un intérêt émouvant.
 Le gouvernement de Saint-Petersbourg a compris, dit M. l'abbé Hue que tourner ses efforts du côté de l'extrême Orient, c'était peut-être le moyen le plus efficace de porter un coup mortel à l'Angleterre et de dominer ensuite la politique de l'Occident. La politique russe marche donc à grands pas, et sans obstacles, dans ces contrées lointaines. Déjà elle cerna la Chine par le nord, et, depuis quelques années, elle fixe ses regards sur le Japon, qui, par sa position géographique, par son peuple fier et industriel, par le grand continent qui l'avoisine, peut être comparé aux Iles Britanniques et devenir un jour la grande puissance maritime de l'Asie.
 Le célèbre voyageur Arminius Vambéry qui, sous le déguisement d'un derviche, a parcouru toute l'Asie centrale, de Téhéran à Samarcande, constatait, en 1854, les progrès incessants de la Russie dans ces vastes contrées. Depuis longtemps mafresse des provinces qui bornent au nord les déserts du Turkestan, les besoins d'un commerce actif ont dirigé tout particulièrement l'attention de cet empire sur ce qui se pressait dans les trois khanats (Khocand, Bokera et Khiva), et motivé une série d'efforts à laquelle il n'existe d'autre issue que l'occupation définitive de tout leur territoire.
 Les progrès de la Russie, ralentis à la vérité par les obstacles naturels qui la séparent de ses futurs domaines, n'en sont peut-être que plus assurés. Seuls, ces trois khanats manquent maintenant à l'immense royaume tartare que rêvait au commencement du seizième siècle Ivan Vasilievitch, et qu'il avait entrepris d'annexer à ses possessions russes. Il inaugurerait ainsi un plan de conquête qui a été suivi avec une ardeur silencieuse par tous les monarques à qui la couronne est successivement échue depuis Pierre le Grand.
 C'est ainsi qu'à l'ouest de l'Asie centrale l'influence moscovite s'est considérablement accrue... Les événements, ont marché vite depuis dix ans. La mer Caspienne et le lac Aral sont des eaux russes. Tachkand, la clef de l'Asie centrale, les khanats de Khocand et de Khiva sont devenus des provinces russes.
 Ainsi va s'accomplir la principale clause du testament de Pierre le Grand: "Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde."
 Les témoignages des missionnaires, cités par Mgr Gaume, s'accordent à montrer les peuples de l'Orient, sur lesquels la Russie établit sa domination, travaillés comme par une fièvre de conquête, comme par un pressentiment de guerre, par un de ces mystérieux appels de la Providence qui poussait autrefois les barbares vers les nations que Dieu voulait punir.
 "Ces peuples" nourrissent leurs loisirs de belliqueux projets d'invasion. Ils se repaissent de traditions qui leur promettent encore de fabuleuses conquêtes... A les en croire, le moment fixé pour une levée en masse ne serait pas éloigné.
 Quoi qu'il en soit de ces menaces et de ces dangers prévus par les zélés missionnaires de l'Evangile, l'Europe n'a rien voulu entendre, et les apôtres des nationalités virent bientôt ce que valent leurs théories devant la grande nationalité slave. Pour nous, Français, dont l'épée n'a plus sa force et ne met plus son poids dans la balance des destinées du monde, nous n'avons qu'un espoir, et c'est sur le catholicisme que cet espoir est fondé.
 ALB DE BADTS DE CUONAC.

AUX DAMES qui veulent une robe ou un manteau très-élégant et dans les derniers goûts, nous leur dirons: Allez voir madame P. BE-NOIT, 824, rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis. Elle trouveront, de plus, à son magasin, un bon choix d'articles de modes, tels que fleurs, chapeaux, ruban et un bon assortiment de laine et d'articles de fantaisie, le tout à bon marché, au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.



LE DÉPART POUR LA FORÊT



LES FONDATIONS DE LA CABANE



DÉFRICHEMENT—1ÈRE ANNÉE

LE DEFRICHEMENT

A NOS ABONNÉS ET AMIS DES ÉTATS-UNIS

MESSIEURS,

Notre agent général, M. Edmond Stevens, va bientôt parcourir les centres canadiens-français des États-Unis...

Nous espérons, messieurs et mesdames aussi, que vous le recevrez avec la plus grande bienveillance...

L'Opinion Publique est toujours la même, elle continue de travailler à entretenir le sentiment national...

Voici les principaux endroits que visitera notre agent :

- Concord, Valley Falls, Suncook, Ashton, Hooksett, Manville, Manchester, Woonsocket, Nashua, Blackstone, Lowell, Waterford, Lawrence, Worcester, Boston, Springfield, Fall River, Holyoke, Providence, Burlington, Pawtucket.

Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans ces différents endroits voudront bien lui donner les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche...

A NOS ABONNÉS

Nos abonnés savent que le prix de leur abonnement est de \$3, payées d'avance, et de \$3.50 s'ils ne paient qu'à la fin de l'année...

Nous voulons prendre nos abonnés par l'intérêt personnel et le sentiment, en leur donnant les moyens de profiter de cette réduction...

Ainsi donc, qu'il soit bien compris qu'ils ont droit à ces avantages que jusqu'au 1er janvier prochain, et qu'après cette date ils ne les obtiendront pas.

UN VRAI PROGRÈS

Un de nos spécialistes distingués, le docteur Porte, a écrit pour les malades, un Guide médical dans les maladies de la poitrine et de la gorge...

On y lit page 37 : " Nous avons parlé souvent des préparations ferrugineuses que l'on ordonne dans le traitement de la phthisie et des autres affections de poitrine que nous venons d'étudier.

" Parmi les nombreuses préparations qui, sous différentes formes, se recommandent à l'attention du médecin et du malade, celle qui nous a toujours donné les résultats les plus satisfaisants est le FER BRAVAIS, fer liquide en gouttes concentrées...

" C'est sans contredit le ferrugineux le plus énergique et le plus facile à employer dans les cas d'anémie, chlorose, qui viennent si souvent compliquer la marche des affections de poitrine.

Quant de semblables appréciations sont données aussi spontanément par nos premiers médecins, le public possède alors toutes les garanties qu'il est en droit d'exiger...

Le Fer Bravais doit être employé dans tous les cas de pauvreté du sang, pertes de forces, pâles couleurs, manque d'appétit, retard ou suppression des époques, faiblesses des enfants, palpitations, etc.

On le trouve dans la plupart des pharmacies et au dépôt général, 13, rue Lafayette. Bien se méfier des imitations que le succès du fer dialysé Bravais a fait surgir...

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centins.

NAISSANCES

A Trois-Rivières, le 27 de novembre, la dame de M. Jos. Adéard Gélinas, marchand de meubles, un fils.

LE JEU DE DAMES

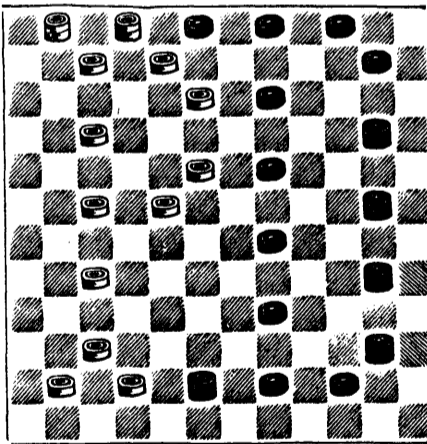
Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOUMANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 193

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass.

LETTRES "P D."

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 191

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers 1-53 for each side, indicating the sequence of moves.

Solutions justes du Problème No. 191

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, R. Vézina. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent de erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 11 décembre 1879.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAMOURÉUX, 589, rue St-Catherine. Pour parties, problèmes, etc., à M. O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 188: MM. C. A. Bolvin, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; M. Lalandry, New-York; "Echec," Saint-Jérôme; L. O. P. Sherbrooke; X. Beaujeu, Berthier; Un amateur, Trois-Rivières; A. C. Saint-Jean; H. Lupien, Y. Gagnon, Z. Delaunais, Québec; J. Gauthier, P. Dugas, L. Lafrenière, M. Toupin, S. Lafrenière, Montréal.

M. J. M. Québec.—Merci pour vos problèmes. Nous vous félicitons de votre entreprise, et espérons que les amateurs Québécois vous en sauront gré.

M. J. Fayssé, Beauvoisin, France.—Votre charmante lettre est reçue. Merci du compliment.

M. Lalandry, New-York.—Essayez de nouveau cette position, et veuillez nous en dire un mot.

MM. Carpenter, Cook et Waterbury seront les juges du concours de problèmes, au tournoi d'échecs américain.

Nous le constatons avec regret, le programme du tournoi d'échecs d'Hamilton nous a été transmis un peu tard; le délai pour l'admission des joueurs expire le 10 de ce mois...

D'après le journal Era, de New-York, les questions suivantes seront discutées au Congrès: 1o La solution d'un problème doit-elle commencer par un échec? 2o Par la prise d'un Pion en passant? 3o Le roque doit-il être permis? Un Pion, à la 8e case, peut-il rester Pion ou doit-il être échangé pour une pièce?

M. Bird, dans une lettre adressée au Figaro, a lancé un défi à M. Gossip, en lui offrant l'avantage du Pion et du trait. Le Chess Player's Chronicle dit ce propos: "Nous sommes d'opinion que M. Bird ne pourrait pas triompher à de telles conditions..."

TOURNOI PAR CORRESPONDANCE DU CLUB D'ÉCHECS DE HAMILTON.

1o. Le tournoi est ouvert à tous les amateurs de l'Amérique du Nord, et comprendra 25 joueurs. Le billet d'entrée est de \$5.

- 2o. Les prix suivants seront accordés: 1o. Coupe d'argent. \$50; 2o. Médaille d'argent. 30; 3o. Echiquier avec pièces. 20; 4o. Table échiquier. 10; 5o. Traités d'échecs. 5.

3o. Tout joueur devra jouer une partie contre chacun de ses adversaires, et de plus, devra jouer simultanément de 6 à 8 parties. Cette dernière condition pourra être changée par la majorité des concurrents.

4o. Un intervalle de 48 heures sera alloué pour la réception et la transmission des mouvements (les dimanches ne comptant pas). Toute contravention à cette règle sera passible de l'annulation de la partie, ou de toute autre pénalité à moins que le retard soit expliqué d'une manière satisfaisante.

5o. Le tournoi, une fois commencé, il ne sera plus loisible d'offrir sa résignation, sinon les parties seront réputées nulles et perdues pour l'amateur.

6o. Tout mouvement transmis et impossible à exécuter sur l'échiquier (suivant le code d'échecs), devra être corrigé; mais l'auteur de tel mouvement perdra une demi-partie.

7o. Tous les mouvements devront être numérotés et écrits lisiblement, suivant le système de notation anglais; chaque joueur devra répéter dans sa réponse le dernier mouvement de son adversaire.

8o. Le Président du Club d'Échecs d'Hamilton sera juge de tout différend qui ne pourrait être réglé par le directeur du tournoi.

9o. Le vainqueur devra transmettre immédiatement au directeur du tournoi une copie de la partie terminée; dans le cas d'une remise, cette obligation retombera sur le joueur qui avait le trait.

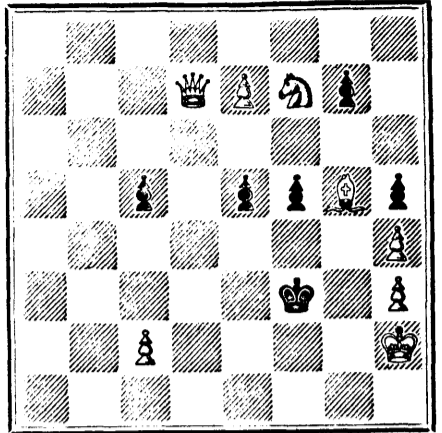
10. L'amateur qui aura gagné le plus grand nombre de parties, aura droit au 1er prix, etc. 11. Dans les cas non prévus par ce programme, le directeur du tournoi se guidera d'après les règles du traité d'échecs par Staunton. 12. Les honoraires devront être transmis par mandat de poste ou par chèque, à H. N. Kittson, Hamilton, Ontario, secrétaire-trésorier du tournoi, au 1er janvier 1880. Les amateurs qui désirent prendre part au tournoi, devront en donner avis au secrétaire-trésorier, avant le 10 décembre courant. N.-B. Des prix spéciaux seront probablement accordés.

DR I. RYALL, Directeur du tournoi.

PROBLÈME No. 190.

Composé par M. Wm. ATKINSON, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 188.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Lists moves for both sides, including (A) and (B) variations.

108e PARTIE

Jouée le 19 septembre à Huntington; M. Blackburne conduisant à la fois dix parties sans voir. Gambit Evans accepté.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Lists names and moves for a chess game between M. Blackburne and M. Smith.

NOTES.

- (a) Ce coup est inférieur à C 4e T D ou F 3e C R. (b) Très-faible; il fallait roquer. (c) Abandonnant la pièce avec trop de précipitation; C R ler C R était certainement préférable. (d) Décisif; n'importe où va la Dame, les Blancs gagnent facilement.—Lund and Water.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 6 Décembre 1879.

Large table listing market prices for various goods like flour, grains, butter, and meat. Columns include item names and prices in dollars and cents.

